

VALEUR HEURISTIQUE ET PÉDAGOGIQUE DE L'HISTOIRE DES TRADUCTIONS

Que ce soit pour exercer leur art ou y réfléchir, praticiens et théoriciens de la traduction se préoccupent avant tout des problèmes qui se posent aux traducteurs d'aujourd'hui. Il est plus rare qu'ils se tournent vers le passé et qu'ils envisagent la traduction dans une perspective historique. En fait, la métalittérature de l'histoire des traductions ne consiste guère qu'en listes fragmentaires, en monographies du type « Montaigne traducteur » ou « Shakespeare en France », avec quelques survols à très haute altitude, comme le petit volume de Georges Mounin *Teoria e storia della traduzione*, dans lequel l'auteur lui-même ne voit qu'une simple esquisse. Une substantielle « Histoire générale des traductions », ou en tout cas les amples synthèses qui la constitueront peu à peu, restent à écrire. Mon propos est de souligner pourquoi et sur quels points un tel ouvrage serait précieux à la recherche et à l'enseignement.

Quels domaines pourraient en tirer profit? Principalement, je crois, l'histoire des langues, l'histoire des idées et des civilisations, l'histoire et la critique littéraires envisagées sous l'angle comparatiste; enfin, et peut-être surtout, les études sur la traduction, que des recherches de ce genre devraient aider à constituer en discipline autonome.

* * *

Bénéfices possibles, disais-je, pour *l'histoire des langues*. Obligatoirement, en effet, une histoire des traductions, pour être sérieuse, se fondera sur un large corpus de textes traduits. Or, ces textes ne peuvent manquer de fournir une ample moisson de faits linguistiques, et de faits particulièrement significatifs. Car un texte traduit, à la différence des autres, n'est jamais isolé; grâce à l'original, une sorte de commentaire continu l'accompagne, qui en éclaire les termes. Ajoutons qu'un nombre appréciable d'ouvrages a été traduit non pas une fois, mais plusieurs fois. On comprend quels avantages procurent ces séries de versions. Au lieu d'échantillons disparates, le linguiste peut comparer ce qui, d'un écrivain à un autre, d'un dialecte à un autre, d'une langue à une autre, est comparable grâce au dénominateur commun qu'est le texte d'origine.

Sur le plan diachronique, on aura là des documents précis pour suivre de près l'évolution linguistique. Les premières manifestations d'une langue ont bien souvent affaire avec la traduction. En français et en allemand, qu'est-ce que les *Serments de Strasbourg*, sinon les versions en langue romane et en langue germanique d'une minute latine (malheureusement perdue) élaborée par les clercs de la diplomatie carolingienne? Les textes vulgaires que nous avons en gardent plus d'une marque. On trouverait des exemples analogues dans la période archaïque de mainte autre langue. Presque toujours, la traduction apparaît comme l'accoucheuse des idiomes nouveaux. Une de ses fonctions est alors d'enrichir un vocabulaire indigent. Ainsi, au XII^e siècle, le « traducteur » anonyme des « Quatre livres des Rois », désolé de la pauvreté du français, introduit systématiquement un certain nombre de calques: « Convient », dit-il, « que per corruption et per diseite des mos françois, que en

VALEUR HEURISTIQUE ET PÉDAGOGIQUE DE L'HISTOIRE DES TRADUCTIONS

disse lou romans selonc lou latin, si com *iniquitas* iniquiteit, *redemptio* redemption, *misericordia* misericorde.»

En suivant, d'une version à l'autre, les transformations d'une même phrase, on datera la mort de vieilles tournures, l'apparition de formules nouvelles. Prenons en exemple, du XII^e au XVI^e siècle, la première phrase du Psaume 1 traduite en français:

(Anglo-norm., déb. XII^e s.) Beneurez li huem chi ne alat el conseil des feluns.

(Francien, XIII^e s.) L'homme est benoist qui non ala pas au conceil des felons.

(XIII^e s., en vers) Beneois soit qui n'alait mie

El consoil de la felonie.

(Lorrain, XIV^e s.) Bieneureis est li homs qui n'est mie alleiz ou consoil des malvais.

(Fin XV^e s.) Beneuré est l'homme qui n'est point allé au conseil des cruelz et injustes hommes.

(Lefèvre d'Étaples, 1530) Bienheureux est l'homme qui n'est pas allé au conseil de ceux qui sont sans piété.

(Olivétan, 1535) Bienheureux est l'homme qui n'a point cheminé au conseil des meschans.

(Desportes, 1591) D'un heur vraiment parfait cet homme a jouÿssance

Qui ne suit des pervers le conseil decevant.

La comparaison point par point de toutes ces phrases, sur le seul plan linguistique, peut alimenter des heures de commentaires.

* * *

Domaine voisin de l'histoire des langues, l'histoire des idées est, en fait, le noyau de l'histoire des civilisations. Or, de tout temps, les idées, les connaissances, les concepts, les mœurs ont circulé à travers le monde, en dépit de la malédiction de Babel — et la traduction en a été le principal véhicule. Aussi l'histoire des traductions nous aidera-t-elle à dresser la carte des lieux où, selon l'expression, «a soufflé l'esprit». Un exemple : par où et quand la science et la philosophie grecques arabisées ont-elles atteint l'Occident? Un répertoire des traductions de l'arabe vers le latin nous donnera la réponse:

XII^e-XIII^e siècles, la Sicile, l'Espagne, Byzance. Les chemins suivis sont parfois plus obscurs : je pense, par exemple, au culte de saint Josaphat. Qui se douterait que, pendant longtemps dans les églises de l'Europe médiévale, on a prié Bouddha? C'est une chaîne de traductions traversant plusieurs langues orientales, le grec et le latin, qui nous prouve, sans l'ombre d'un doute, que le saint chrétien n'est autre qu'un ultime avatar du sage hindou et que son nom même, en français Josaphat, est un lointain écho de son épithète de Boddhisattva.

Un atlas historique des traductions indiquerait donc assez bien la migration des sentiments et des idées par le sillage des courants traducteurs. Indices qui pourraient souvent se multiplier; car le nombre, le format des éditions, leur succès ou leur échec dans divers pays, bref, la réception, permettent jusqu'à un certain point de mesurer la zone et la vitesse de diffusion des nouveautés importées. Croit-on, par exemple, que l'Europe ait été frappée d'étonnement et saisie d'enthousiasme par la découverte de l'Amérique? Détrompons-nous! Les documents latins qui circulent sur ce sujet sont presque confidentiels; si nous cherchons, dans les diverses langues vulgaires, les versions des

VALEUR HEURISTIQUE ET PÉDAGOGIQUE DE L'HISTOIRE DES TRADUCTIONS

textes qui en parlent, on s'aperçoit que le grand public s'en est fort peu soucié, alors que s'éditent à profusion dans toutes les langues les récits fantaisistes des faux voyages de Mandeville. La fiction a été, comme souvent, plus attrayante que la réalité.

* * *

Passons à l'histoire et à la critique littéraires: c'est une matière qui, cette fois, touche de très près à notre histoire des traductions. En effet, ne peut-on pas dire, avec Octavio Paz¹ : «De même que la littérature est une fonction spéciale du langage, de même la traduction est une fonction spéciale de la littérature»?

Il faut tout d'abord que l'historien des lettres se rende bien compte qu'il existe, au sein de chaque littérature dite nationale, un champ délaissé par l'étude et l'enseignement traditionnels, celui de la littérature d'importation. Or, rien ne justifie cette négligence, surtout aujourd'hui où les perspectives tendent à se modifier: on s'occupe moins exclusivement des grands auteurs; on envisage le paysage littéraire dans son ensemble, y compris la littérature populaire, l'infra-littérature, la bande dessinée — pourquoi pas? La littérature comparée se penche avec prédilection sur les contacts interculturels. La sémiotique commence à s'interroger sur le phénomène de la traduction, où viennent se heurter et s'amalgamer à la fois plusieurs systèmes de signes. Tout cela vient légitimer l'étude des traductions.

Donc, si l'on regarde sans préjugés la vie littéraire, on s'aperçoit qu'elle se divise en gros en trois secteurs: la production, qui voit naître les textes contemporains; la tradition, qui réédite des textes déjà connus; l'importation, qui publie de nouveaux textes étrangers. Or, dans ces deux derniers secteurs, la traduction joue un rôle considérable: une bonne proportion des textes perpétuellement réédités, dits classiques, comprend des livres qu'on traduit et retraduit à chaque génération; quant aux textes importés, la plupart le sont, non dans leur langue d'origine, mais dans celle du pays.

Pour l'historien des lettres, la sélection des textes qu'on traduit ou retraduit à chaque époque, la façon dont on les traduit, leurs rapports avec la production originale, tout cela forme un faisceau de facteurs pertinents. Il est facile, par exemple, de remarquer qu'en période de crise, les traductions ont tendance à assumer une fonction cruciale. Dans l'Europe des XV^e-XVI^e siècles, on a traduit massivement les auteurs grecs et latins, et c'est la Renaissance; on a traduit la Bible dans plusieurs langues vulgaires, et c'est la Réforme. Au tournant du XVIII^e et du XIX^e siècle, on traduit un peu partout Shakespeare, Goethe, Schiller, et c'est le Romantisme. Pour citer José Lambert, notre collègue de Louvain, à qui j'emprunte plusieurs points de cette analyse: «Comment les littératures française, anglaise, allemande d'une certaine époque conçoivent-elles le discours narratif, les dialogues, la langue populaire, le personnage tragique ou les différents genres poétiques? La réponse à tant de questions si diverses peut être fournie avec une rapidité et une netteté incroyables, si l'on observe un corpus de textes traduits et si l'on juxtapose ces textes et des textes représentatifs des

¹ *Times Literary Suppl.*, 18-9-70, p. 1020.

différentes littératures².» Bref, si l'on veut, pour des raisons heuristiques ou pédagogiques, structurer l'évolution littéraire, y reconnaître des périodes et des zones, un répertoire des traductions est peut-être l'outil le plus précis qui puisse en cerner les contours.

Qu'on passe de la littérature comparée à la littérature générale, et les traductions nous donneront une chance de saisir d'un peu plus près le fait littéraire. Avec elles, en effet, nous avons affaire à un cas particulier de la création de texte; dans toutes les disciplines, c'est par les cas particuliers qu'on accède le plus facilement aux théories d'ensemble. Qu'est-ce que la traduction a de particulier? C'est qu'elle dissocie, au moins dans une certaine mesure, pensée et langage. Avec les auteurs originaux, il est rare de voir clair dans les efforts qui ont abouti au texte; nous avons beau identifier leurs sources, comparer les variantes de leurs manuscrits: chez eux, nous ne connaissons vraiment que la ligne d'arrivée. Chez les traducteurs, nous connaissons aussi la ligne de départ, ce qui ne manque pas de jeter de la lumière sur ce qui s'est passé pendant la course. Comme le disent fort joliment Pichois et Rousseau dans leur manuel de littérature comparée (p. 163): «Creusant l'abîme au moment de le franchir, lucide et confus en même temps, extérieur et intérieur à sa tâche, le traducteur constitue une sorte de laboratoire privilégié où, plus purement que chez l'écrivain original, difficile à pénétrer malgré brouillons et aveux, se distille et s'analyse le mystérieux élixir de la littérature.»

On peut fort bien aller plus loin et renverser la barrière ordinairement dressée entre traduction et création. Croyons-en Paul Valéry: «Écrire quoi que ce soit, aussitôt que l'acte d'écrire exige de la réflexion, est un travail de traduction exactement comparable à celui qui opère la transmutation d'un texte d'une langue dans une autre³.» Roland Barthes soutenait, après Pascal et bien d'autres, qu'«il n'y a jamais de créations, rien que des combinaisons⁴.» Il n'existe, en effet, qu'un très petit nombre de thèmes: j'aime, je ne suis pas aimé, je désire, je souffre, j'ai peur, je m'indigne... Créer, c'est «interpréter» ces thèmes selon les conventions du milieu et du moment, avec tout au plus quelques variations personnelles. On peut donc sans scandale rapprocher l'activité traductrice et l'activité créatrice: les écrivains originaux traduisent leurs sources en un langage neuf; les traducteurs, eux, se livrent à partir de l'original à une véritable re-création. Que de chemins, d'ailleurs, mènent d'une catégorie à l'autre! Tel auteur a appris à écrire en traduisant. Tel autre, en pleine possession de son talent, entreprend de donner une version nouvelle d'une œuvre étrangère. La traduction a été souvent une école d'invention et de découverte.

Ce qu'en ce domaine on peut retirer encore de l'histoire des traductions, c'est une leçon de relativité. Qu'est-ce qu'une traduction? Ne nous hâtons pas de répondre! Toutes les époques, tous les traducteurs sont loin d'avoir partagé la même opinion. Chez les «translateurs» médiévaux, par exemple, on est frappé par l'extrême variété des méthodes mises en œuvre. Ils emploient toute la gamme possible des rapports interlinguistiques, interlittéraires, interculturels, depuis un mot à mot

² *Litt. et trad. en France: 1800-50.*

³ *Œuvres*, I, 1957, p. 211.

⁴ *Essais critiques*, 1964, p. 14.

cahoteux jusqu'à des fantaisies extravagantes, manipulant le texte de départ à grands coups de coupures, d'ajouts, de contaminations, le modernisant, le christianisant, etc. Bien sûr, je ne les pose pas en modèles: il y a chez eux de l'ignorance; il y a celui qui prend la chevelure d'Andromède pour une toison de dromadaire et le chirurgien qui voit dans l'omoplate une partie de l'intestin; mais il y a rarement de la naïveté. Ils étaient pour la plupart très conscients de ce qu'ils faisaient; leurs œuvres ont été composées selon certaines traditions littéraires, à l'usage d'un certain public; et elles ont été estimées. Au nom de quel critère allons-nous les condamner? Il en est de même des «belles infidèles», dont on parle surtout pour le XVII^e siècle, mais qui semblent bien avoir largement existé à toutes les époques et dans tous les pays. C'est depuis le début du XIX^e siècle que le concept de traduction s'est appauvri: l'idée documentaliste que nous en avons est liée, n'en doutons pas, à nos structures sociales et changera en même temps qu'elles. Il ne faut donc pas refuser d'examiner quelles idées ont pu avoir cours dans le passé — idées qui s'expriment non seulement par la façon de traiter les textes, mais par les préfaces, remarques, commentaires, dont les ont accompagnés maints traducteurs.

En somme, l'histoire des traductions, en nous offrant un catalogue descriptif des textes traduits, nous met en garde contre le dogmatisme. Elle nous empêche de dire: ceci est *la* bonne traduction. Tout ce que nous pouvons dire, c'est: voici un texte, qui se donne comme une traduction et qui, apparemment, a satisfait un certain public à une certaine époque. Ainsi nous ne plaquerons pas sur la réalité des modèles a priori et nous ferons sortir l'étude de la traduction du stade normatif, que toute science digne de ce nom a dépassé.

* * *

Enfin, l'histoire des traductions peut rendre aussi de grands services, comme il fallait s'y attendre, à la théorie même de la traduction. Trop de théoriciens, méditent *in vitro* sur des phénomènes en grande partie imaginaires, parce que non observés, ou bien se réfèrent à une réalité choisie pour être conforme à leurs théories. Pour que celles-ci soient valables, il faut qu'elles rendent compte d'une large réalité historique, de même que serait vaine toute science politique qui ferait abstraction des faits du passé.

Or, envisagée au fil des âges, la traduction n'apparaît nullement comme une opération simple. Elle occupe une place mal définie dans une gamme de manipulations textuelles, dont le facteur commun est le désir de faire passer un message d'une langue dans une autre. Ces manipulations varient selon le but à atteindre, le public auquel on s'adresse, la nature du texte à traduire, le tempérament de l'écrivain, les modes littéraires du moment, etc. Le terme de fidélité, si généralement employé par les traducteurs qui nous livrent leurs réflexions, assume des sens tellement divers qu'il faudra bien, dans une terminologie moderne, ou l'éliminer ou le définir rigoureusement. Tout traducteur prétend être fidèle, mais fidèle à quoi? Le mot, chez la plupart, a une valeur purement subjective et n'exprime que la satisfaction d'avoir atteint le but qu'ils s'étaient fixé.

Replacés dans une perspective historique, les termes de paraphrase, d'adaptation, d'imitation apparaissent également comme des termes vagues, sur lesquels rien ne peut être bâti. On est conduit à regarder ces notions de beaucoup plus haut. Nous avons, d'une part, un prototexte; d'autre part, un ou plusieurs textes, qui ont avec celui-ci des éléments communs et qu'on peut, en conséquence, appeler métatextes. Quels degrés et quelles sortes de dépendance relie les seconds au premier?

VALEUR HEURISTIQUE ET PÉDAGOGIQUE DE L'HISTOIRE DES TRADUCTIONS

C'est la question qui permettra peut-être d'instituer une analyse systématique susceptible d'aboutir à un classement rationnel; nous saurons alors à quoi se reconnaissent une paraphrase, un pastiche, une parodie, un compte rendu et vingt autres formes de relations intertextuelles. Sans compter les relations qui nous font sortir des textes, par exemple, quand une page de livre est interprétée par une illustration, ou quand un roman devient film.

En tout cas, il faut souhaiter qu'au cours de ces analyses le mot traduction (et ses homologues étrangers: *translation*, *Übersetzung* g...) trouve lui-même un sens précis; car il est peu de termes aussi élastiques. En fait, son extension va du zéro à l'infini. D'un côté, elle est égale à zéro, puisque, si on pousse l'exigence jusqu'à vouloir une correspondance totale, la traduction n'existe pas. À l'autre bout de l'échelle, on peut considérer, avec George Steiner, par exemple, qu'elle est consubstantielle au langage, que «la traduction est implicite dans la communication la plus rudimentaire». Pour un individu, comprendre, c'est traduire dans son idiolecte. Toute langue est un tissu de métaphores, et toute métaphore est traduction. Un être humain se met à traduire dès qu'il reçoit un message; le temps, la distance, les divergences socio-culturelles rendent cet acte plus ou moins difficile. Quand la difficulté devient trop grande, le processus passe du réflexe à la technique consciente. Bref, tantôt impossible, tantôt illimitée, la traduction est, à l'heure actuelle, un mot sans frontières. Je ne prétends pas qu'une confrontation avec les exemples du passé suffise à lui en donner; mais elle ne saurait en acquérir en dehors d'un vaste champ d'observations concrètes.

* * *

Voilà, me semble-t-il, les principaux profits qu'on peut attendre des recherches ayant pour objet l'histoire des traductions. En gros, ces recherches devraient contribuer à donner à l'étude de la traduction, à la traductologie, un caractère spécifique; à en faire, non une science — le mot ne convient pas — mais une discipline, c'est-à-dire un domaine d'exploration bien déterminé, qui a ses procédés et sa terminologie propres; une discipline qui aurait la même autonomie que la linguistique et la littérature, dont jusqu'ici l'étude de la traduction n'a pas réussi à se dégager. Or, il serait temps de reconnaître, en travaillant à une histoire générale des traductions, que l'activité traductrice a été — et qu'elle est plus que jamais — formellement ou secrètement, la clef qui ouvre à travers le monde les portes de la communication humaine.

Paul Chavy, professeur, Dalhousie University, Halifax (Nouvelle-Écosse), Consul honoraire de France.

Cet article est paru dans Arlette Thomas et Jacques Flamand (dir.) (1984), *La traduction : l'universitaire et le praticien*, Ottawa, Les Presses de l'Université d'Ottawa, coll. «Cahier de traductologie», n° 5, p. 113-120.